



LES RÉVOLUTIONNAIRES RUSSES ET POLONAIS INSTALLÉS EN SUISSE PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE.¹

JEAN-FRANÇOIS FAYET

L'enchaînement des déclarations de guerre de l'été 1914 provoque de nombreux flux migratoires, en Suisse comme dans la plupart des pays européens. Il y a ceux qui quittent le territoire de la Confédération : les travailleurs migrants (surtout allemands, français et italiens), les curistes et les touristes de luxe, dont de très nombreux Russes². Le retour n'est pas toujours aisé : une fois arrivés au port de Gênes, ils doivent parfois revenir en Suisse, faute de place sur un navire, et attendre 1915 pour un départ effectif.

Et il y a ceux, beaucoup moins nombreux, qui s'efforcent de rejoindre notre territoire : pacifistes, réfractaires, déserteurs, opposants politiques de différentes nationalités. On compte parmi eux des Français (l'écrivain Romain Rolland et le journaliste socialiste Henri Guilbeaux qui éditera à Genève la revue *Demain*), des Allemands (le journaliste socialiste alsacien Salomon Grumbach, puis dès 1916 Paul Levi, l'avocat de Rosa Luxembourg et futur dirigeant du Parti communiste allemand), des sujets polonais des Habsbourg comme Karl Radek, le futur secrétaire de l'Internationale communiste, et surtout de nombreux révolutionnaires de l'Empire russe.³ Ces derniers représentent tout l'éventail des forces politiques d'opposition au régime tsariste. En caricaturant à peine on pourrait dire qu'un parti révolutionnaire russe qui n'a pas de représentant en Suisse pendant la Première Guerre mondiale est un parti qui n'existe pas. Pendant plusieurs années la Suisse va ainsi devenir le bastion du socialisme international, du moins dans sa composante la plus radicale, puisque par définition ils sont les seuls à avoir préféré l'exil à l'Union sacrée. Quantitativement, cela ne représente qu'un petit nombre de personnes, moins d'une centaine, si on s'en tient à une définition stricte du sujet : des révolutionnaires, c'est-à-dire des militants professionnels, totalement dévoués à la cause, ayant l'expérience de la



Révolution de 1905 et de l'enfermement ; pas les étudiants aux sympathies vaguement révolutionnaires. J'ai écarté les militants caucasiens, dont les réseaux sont sensiblement différents, mais ajouté quelques internationalistes polonais de Galicie autrichienne dont l'histoire se confond alors avec celle de leurs camarades russes.

Les plus nombreux sont les militants du Parti ouvrier social-démocrate de Russie, le POSDR, fondé en 1898, que l'on retrouvera avant même la fin de la guerre au sommet du pouvoir soviétique. D'abord très minoritaire, le marxisme s'est en effet progressivement imposé en Russie – et plus encore au sein de l'émigration – sur d'autres courants politiques comme le populisme et l'anarchisme. C'est aussi le seul parti à s'être majoritairement opposé à la guerre, toutes tendances confondues, ce qui explique leur forte représentation en Suisse. Pourtant, il s'agit plus d'un conglomérat, d'une confédération composée de diverses tendances très structurées, que d'un véritable parti. Ses composantes sont en lutte permanente, entretenant une culture de la scission et de la division qui irrite beaucoup les camarades étrangers, en particulier les sociaux-démocrates allemands qui s'efforcent en vain de les pousser à la réunification.⁴ Comme le déclarait Plekhanov : « *Ce n'est pas la différence d'opinion qui produit nos scissions. On peut dire plutôt que ce sont nos scissions qui produisent les nuances de nos opinions politiques et tactiques* ». ⁵ Les bolcheviks⁶, une tendance constituée en 1903 qui a pris le contrôle du parti en 1912 (lors de la conférence de Prague), sont représentés par Lénine, Zinoviev, son plus proche collaborateur, et de nouvelles figures comme Nikolaï Boukharine et Gueorgui Piatakov, qui partiront rapidement pour les pays scandinaves, et Grigori Sokolnikov. Parmi leurs rivaux mencheviks, opposés aux bolcheviks sur la question de l'organisation du parti (point 3 du programme), citons Julius Martov, et des hors-fractions comme Léon Trotski et David Riazanov.

On compte aussi des militants du Bund, l'Union générale des travailleurs juifs, la première et principale organisation socialiste de toute la Russie, qui a servi de modèle au POSDR, avant d'être expulsée de sa direction en 1912.⁷ Non moins nombreux sont les militants de la SDKPil, la Social-démocratie du Royaume de Pologne et de Lituanie.⁸ Ce parti fondé en 1899 par Léon Joguiches, Adolf Warszawski, Julian Marchlewski, Rosa Luxemburg et Felix Dzierzinski, le fondateur de la Tcheka, la police politique soviétique, est devenu l'une des composantes autonomes du POSDR en 1906 (lors du congrès de Stockholm). Evoquons encore les Socialistes révolutionnaires (SR), héritiers des *narodniki*, les populistes passés par les attentats terroristes⁹, et des anarchistes, surtout les internationalistes. On trouve enfin quelques KD, le Parti constitutionnel-démocrate dont l'assemblée constituante s'est tenu à Schaffhouse en 1903.





Ces révolutionnaires voyagent en famille, avec femmes et enfants. Dans le cas de Lénine, sa femme, sa belle-mère et son amante Inessa Armand. Des familles de camarades, l'endogamie partisane est de mise. Ils ne sont pas arrivés à la nage, ou en bateau, comme pourrait le laisser supposer le tableau de Rudolf Weiss (*L'île de la paix*, 1916), mais simplement en train, parfois même à pied. Ils vivaient déjà pour la plupart hors des frontières de l'Empire russe : à Cracovie, Vienne, Berlin, Paris, Capri ou Londres avant de rejoindre la Suisse. Ils sont partis pour échapper à la conscription, à l'enfermement ou à l'internement en tant que ressortissant d'un pays belligérant ennemi. Certains ont hésité, à l'image de Radek, qui installé en Allemagne depuis 1907, envisage un temps de rejoindre l'armée des Habsbourg. Mais Lénine l'en dissuade.¹⁰ La plupart, sont déjà bien connus des autorités : des autorités de leur pays d'origine et de leurs pays d'accueil. En Suisse, ils seront surveillés par cinq agents de la police politique russe, l'Okhrana.¹¹ Le choix de la Suisse s'est imposé rapidement en raison de sa neutralité, de sa position géographique au centre du continent et de ses facilités administratives : la douane ne leur demande rien, ils doivent juste s'enregistrer à l'hôtel de ville pour obtenir une autorisation de résidence provisoire, de séjour illimité ou une tolérance pour ceux ayant le statut de réfractaire.¹² Evoquons encore la tradition d'asile de la Suisse : la Confédération ne procède que rarement aux extraditions d'émigrés, à l'exception de Sergueï Netchaïev. Notons aussi ses conditions matérielles avantageuses : la vie n'est pas chère en Suisse à cette époque, en comparaison des pays voisins. L'autre alternative, beaucoup plus rare, c'est les Etats-Unis, parfois les pays scandinaves. Il s'agit alors souvent d'une deuxième étape : Trotski rejoindra les Etats-Unis après son expulsion de France, puis d'Espagne ; Jakub Hanecki la Suède dès 1915.

La Suisse est d'ailleurs un territoire bien connu des opposants politiques russes depuis le XIX^e siècle.¹³ Nombre de ceux qui viennent en 1914 ont déjà séjourné sur notre territoire, pour y faire des études, échapper à la déportation, ou participer à un congrès de l'Internationale socialiste, comme celui de Bâle en novembre 1912. Il existe d'ailleurs en Suisse, et cela depuis de nombreuses années, des sections liées aux différents partis russes et polonais. Les révolutionnaires retrouvent ainsi d'anciens camarades demeurés en exil, dont le bolchevik Alexandre Abramovitch, installé à La-Chaux-de-fonds, et Stefan Brodovski, qui préside le secrétariat de la caisse des émigrés russes. Certains ont été naturalisés, à l'image de Pavel Axelrod. Plusieurs camarades ont épousé des Suisses à l'instar de Rosa Grimm et d'Olga Platten. En Suisse, ils disposent de bibliothèques (la Russische Leseverein à Zurich, la Bibliothèque russe de Lausanne, la Bibliothèque Roubakine à Baugy-sur-Clarens, la Bibliothèque Tolstoï à Genève et la Bibliothèque bolchevique de



Genève), d'imprimeries et de maisons d'édition spécialisées¹⁴. Rappelons que la moitié des publications russophones éditées à l'étranger de 1855 à 1917 proviennent de Suisse.¹⁵ Les révolutionnaires seront donc bien installés, au point de constituer de véritables petites communautés, des microsociétés partisans, avec leurs lieux, leurs codes et leurs rituels spécifiques. De Suisse, ils espèrent pouvoir continuer à suivre et même à peser sur les événements. Ils y demeureront jusqu'au printemps 1917, date à laquelle ils rejoignent pour la plupart la Russie, même si c'est dans des camps différents. En 1922, nombre d'entre eux devront ainsi reprendre la route de l'exil.

Je vais aborder ces microsociétés, ou ces tribus révolutionnaires, à partir des lieux dans lesquels elles déploient leurs activités, leurs territoires militants : une sorte de « Guide du routard » des révolutionnaires russo-polonais dans la Suisse de la Grande Guerre. Le choix du lieu d'établissement n'est pas sans lien avec leur affiliation politique. Chaque famille partisane a ses habitudes dans tel ou tel canton, tel ou tel quartier. En Suisse se reproduit ainsi le cloisonnement et l'éparpillement qui existait en Russie entre les différentes composantes de l'opposition russe. Majoritairement établis dans les villes, les révolutionnaires russes sont des créatures urbaines, même si – comme tous les Russes – ils fantasment sur les Alpes depuis le passage du col du Gothard par l'armée de Souvarov et les récits de Nikolai Karamzine (*Les lettres d'un voyageur russe*, 1792-1792). Ils sont ainsi nombreux à passer des vacances sur les bords du lac des Quatre-Cantons, à Davos ou Zermatt.

A gros traits on peut dire que les populistes et les marxistes russes ont leurs racines à Genève, les socialistes polonais à Zurich, qui est un lieu traditionnel de l'émigration polonaise toutes tendances confondues ; les anarchistes préfèrent le Tessin, où s'était établi Mikhaïl Bakounine, mais aussi Pierre Kropotkine qui y séjourna régulièrement de 1908 à 1913. Il faut bien sûr nuancer : durant la Première Guerre mondiale, les jeunes marxistes, moins francophones que leurs aînés, préfèrent la Suisse allemande, surtout Zurich et Berne. La plupart circulent d'ailleurs d'une ville à l'autre. On trouve aussi quelques socialistes polonais à Lausanne (Wladyslaw Feinstein), des anarchistes à Zurich et surtout à Genève, où existent des groupes anarchistes communistes russes. Dans la Cité du bout du lac, il se mettent en contact avec le journal *le Réveil Communiste anarchiste*, édité par l'anarchiste tessinois Luigi Bertoni. En revanche, très rares sont les révolutionnaires installés à Bâle, du moins durant cette période. Trotski y passe rapidement en 1914, mais la ville attire surtout les anthroposophes, et quelques socialistes révolutionnaires.

Commençons par Genève, la plus russe des villes suisses du XVIII^e siècle à nos jours, Tous les dirigeants historiques y ont séjourné. Pas seulement Lénine qui y vécut en 1900, 1903-1905 et 1908¹⁶. C'est à Genève que fut





créé en 1883 le premier groupe marxiste russe (Libération du travail), par Gueorgui Plekhanov, Pavel Axelrod, Léon Deutsch et Vera Zassoulitch, la plus célèbre des terroristes russes ; et les premières imprimeries marxistes. La plupart de ces figures historiques du marxisme russe habitent encore en Suisse pendant la Grande Guerre. La visite de Plekhanov¹⁷, qui vit rue de Candolle avec sa femme et ses enfants, grâce à une autorisation permanente de séjour obtenue 1904, est un rituel incontournable pour tous les révolutionnaires russes de passage. Parmi les sites particulièrement appréciés des révolutionnaires russes citons le quartier des Bastions, siège de l'Université¹⁸ et de la Bibliothèque publique. De nombreux ressortissants de l'Empire des Tsars suivent des cours à l'Université ou à l'Institut Jean-Jacques Rousseau dans lequel enseignent le psychologue Edouard Claparède et le pédagogue Adolf Ferrière, l'initiateur de l'éducation nouvelle, un mouvement qui intéressera beaucoup les Soviétiques. Parmi les plus talentueux citons Lisa Stern, qui après ses études de médecine sera la première femme nommée professeure à l'Université de Genève, puis la première femme à intégrer l'Académie des sciences de l'URSS. Non loin de l'Université, les révolutionnaires fréquentent la Brasserie Landolt, où s'est produit en 1913 la rupture définitive entre mencheviks et bolcheviks. Ils se réunissent désormais dans deux salles différentes. Evoquons encore le Café Handwerk, au numéro 4 de l'avenue du Mail, où se tenaient régulièrement des meetings politiques auxquels ont participé Plekhanov, Lénine, Martov...

Mais le quartier général des émigrés politiques russes à Genève, c'est la rue de Carouge, dénommée *karoujka*. Dans cette rue sont imprimés les journaux populistes (*Russie révolutionnaire*) et socialistes (*L'étincelle*). On y trouve surtout le centre bolchevique (à l'angle du quai d'Arve), avec sa cantine tenue par les Lepechinski (que Lénine a rencontrés lors de son exil en Sibérie) et la rédaction de sa presse *Vpered* (*En avant*). C'est aussi là que sont installées la Bibliothèque et les Archives bolcheviques, au numéro 93, dont le responsable Viacheslav Karpinski vit à Genève depuis 1904. Parmi les habitués du quartier citons Nicolas Semachko, le neveu de Plekhanov, qui deviendra le premier commissaire du peuple à la Santé publique, Anatole Lounatcharski, futur commissaire du peuple à l'instruction publique, et Grigori Sokolnikov, futur commissaire du peuple aux Finances. Toujours dans la rue de Carouge, au numéro 81, se trouve le comité à l'étranger du Bund. Les frères-ennemis mencheviks sont installés sur l'autre rive de l'Arve, à la rue Caroline : Julius Martov et Alexandre Potressov y habitent. C'est aussi dans la rue Caroline que les anarchistes communistes Alexandre Gué, Mandel Daïnov, et Iouda Grossman, bientôt rejoints par George Goguelia et Nicolas Rogdaëff éditent leur revue *Le drapeau ouvrier* (*Put'k Svobode*).





On trouve encore à Genève quelques Socialistes révolutionnaires comme Léonide Chichko, Mikhaïl Gotz et Viktor Tchernov. Mais les Socialistes révolutionnaires sont surtout établis dans le canton de Vaud. La plupart sont arrivés dans le prolongement de la Révolution de 1905 et y sont demeurés, à l'image du célèbre bibliographe Nicolas Roubakine, et d'autres figures moins connues comme l'écrivain populiste Hilarion Rémézov. Pour la plupart ils sont plus tolstoïens que révolutionnaires. Installé à Baugy-sur-Clarens depuis 1907, dans la banlieue de Montreux, Roubakine a constitué une bibliothèque qui est le point de rencontre de tous ceux qui s'intéressent à la Russie.¹⁹ Parmi les utilisateurs réguliers de cette bibliothèque pendant la Première Guerre mondiale figurent Plekhanov²⁰, Lounatcharski, Boukharine, mais aussi Paul Biriukov, l'ami, le biographe et le partisan de Tolstoï²¹, le jeune Nicola Oulianoff²² et Felix Kon, un socialiste polonais que Roubakine engage comme collaborateur. Devenu pacifiste, Roubakine participe aussi en 1914 à la création d'un Club culturel russe installé à Montreux qui organise l'envoi de livres dans les camps allemands de prisonniers de guerre russes.

L'autre centre des révolutionnaires russes en Suisse c'est Zurich, qui fut au XIX^e siècle la plus grande ville russe hors de l'Empire.²³ Son Université a attiré de nombreux russes, surtout des étudiantes²⁴, à l'image de Rosa Luxemburg qui y a soutenu sa thèse de doctorat en 1897²⁵. Zurich dispose aussi de sa célébrité révolutionnaire en la personne de Pavel Axelrod, l'autre père du marxisme russe, qui a ouvert une fabrique de kéfir pour subvenir à ses besoins. C'est au sous-sol de son appartement, à la Mühlegasse, qu'il est organisé la diffusion de la presse marxiste en Europe. C'est le siège officiel de l'*Iskra*. D'abord installé à Berne, Lénine viendra lui-même s'établir à Zurich en 1916 à la Spiegelgasse. De là, il se rend à la Bibliothèque municipale, à la Bibliothèque centrale et à la Bibliothèque de la Société des musées. C'est une période très productive pour le futur dirigeant de la Révolution d'Octobre qui rédige notamment *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* (1916).

Mais Zurich est d'abord la base helvétique des révolutionnaires polonais : les militants du Parti socialiste polonais, le PPS, favorables à l'indépendance de la Pologne, en particulier les membres de la gauche du parti, le PPS-Lewica, qui ont fait scission en novembre 1906, et les internationalistes de la social-démocratie du Royaume de Pologne et de Lituanie, hostiles à l'indépendance, qui se sont scindés en 1911 sur un axe fondamentalement générationnel²⁶. Dès 1914 sont présents en Suisse Warszawski pour la direction centrale, Hanecki, les frères Stein et Radek, rapidement rejoints par Alexandre Malecki, pour l'opposition dénommée direction nationale de la SDKPiL. Ils retrouvent Mieczyslaw Bronski, qui





appartient depuis 1907 à l'organisation zurichoise du Parti socialiste suisse (PSS). Ensemble ils éditent la revue *Gazeta robotnicza*. Parfois la promiscuité imposée par l'exil attise les divisions, mais dans le cas des révolutionnaires polonais elle favorise au contraire le rapprochement. Totalement coupés de leur territoire, prenant conscience de la vacuité de leurs divergences, ils entament ainsi durant leur séjour en Suisse les pourparlers qui mèneront en deux étapes, novembre 1916 pour la réunification de la SDKPiL, puis décembre 1918 pour la fusion avec le PPS-Lewica, à la réunification du mouvement dans le cadre du Parti communiste polonais.

A Zurich, les émigrés socialistes peuvent surtout participer directement aux activités du Parti socialiste suisse (PSS) en s'inscrivant à l'*Eintracht*, un club ouvrier fondé en 1836 par des émigrés allemands. Le club, qui compte en 1914 près de mille membres de plusieurs nationalités, dispose d'une salle de quatre-cent-quarante places, d'une excellente bibliothèque socialiste, d'une salle de lecture et d'une cantine. Lieu de rencontre et de socialisation, l'*Eintracht* sert aussi de tribune publique aux principales figures socialistes établies ou de passage en Suisse. Plekhanov, Lénine, Trotski, Martov et Radek, y font des conférences bien rémunérées²⁷, qui leur permettent de confronter leurs analyses de la situation. C'est dans ce cadre que Trotski présente ses thèses sur *La Guerre et l'Internationale*, dont l'édition se fait à Zurich. C'est aussi là que Karl Radek fit état de son pessimisme sur l'avenir de la révolution, suscitant le courroux de Lénine qui prend le train de Berne pour venir s'entretenir avec lui.

Ce lieu cosmopolite est aussi fréquenté par des Suisses, comme l'anarcho-syndicaliste zurichois Fritz Brupbacher. Marié à l'étudiante Lydia Kotchekova, ce vétéran des amitiés russo-suisse aide matériellement de nombreux révolutionnaires russes. Un autre habitué de l'*Eintracht* est Fritz Platten, qui a personnellement participé à la Révolution russe de 1905. Il lie alors son destin à celui des bolcheviks qu'il accompagnera en avril 1917, puis définitivement à la fin des années 1920, finissant sa vie au Goulag. En 1916, l'*Eintracht* est dissoute, mais d'autres cercles de discussion, comme le *Kegelklub*, prennent le relais sans avoir l'appui des instances du parti. Ce club de «joueurs de quilles» rassemble autour de Willi Münzenberg dans divers cafés – le Cygne blanc, l'Aigle noir – des jeunes radicaux, dont le futur conseiller fédéral Ernst Nobs, alors éditeur du *Volksrecht*. Venu en Suisse pour trouver un emploi, Münzenberg devient en 1915 le secrétaire de l'Internationale socialiste des Jeunes, et l'éditeur de sa revue *Jugend Internationale*, à laquelle collaborent Lénine, Trotski, Boukharine et Radek.

Un autre lieu important pour les révolutionnaires russes est la Maison du peuple de Zurich, sur l'Helvetia Platz. C'est le centre de réunion du PSS et un espace de conférences dans lequel sont invités des révolutionnaires



étrangers comme Lénine et Radek. C'est dans la Maison du peuple qu'est fondé en 1914 la Ligue suisse des sociétés de secours aux déportés et prisonniers politiques russes²⁸. Le but de la Ligue, dans laquelle travaille Nadejda Kroupaskaja et Sergueï Bagotski, est d'aider matériellement et juridiquement les émigrés politiques. Citons enfin le restaurant Zähringerhof, tenu par un socialiste suisse, dans lequel Lénine lit à ses camarades sa *Lettre d'adieu aux ouvriers suisses* avant le grand retour en Russie.

Terminons enfin ce panorama par Berne. En tant que telle la ville fédérale n'attire pas particulièrement les révolutionnaires russo-polonais. Berne est plutôt un lieu historiquement lié à la noblesse – le Tsarévitch Paul Petrovitch, la Grande duchesse Anna Fiodorovna, le Prince Piotr Dolgaroukov – à la Russie officielle autour de la mission diplomatique. Mais, c'est un carrefour géographique et politique. Tous y sont passés : Alexandre Herzen, Lénine, Bakounine (qui y est enterré), Kropotkine et le Socialiste révolutionnaire Viktor Tchernov qui jette à Berne au début du siècle les bases du parti SR et de son organisation de combat. Cela explique la longue présence d'Evno Azef, l'agent de l'Okhrana, qui est un habitué des lieux. La Berne fédérale est aussi une ville étudiante : Véra Figner y a fait ses études, comme Grigori Zinoviev et sa futur femme Olga Davidovna, la sœur de Trotski. Tous les partis révolutionnaires disposent d'un représentant à Berne. C'est ainsi à Berne que se tient en mars 1915 la Conférence des sections à l'étranger du POSDR. Dès l'été 14, Lénine et ses proches se sont installés dans le quartier de la Langgasse, où séjournent déjà Inessa Armand, les Zinoviev et Karl Radek à la rue Pestalozzi. Les Oulianov sont accueillis par le secrétaire du groupe bolchevique de Berne, Gueorgui Schlovski, un vétéran du POSDR, qui est docteur en chimie de l'Université de Berne. C'est aussi dans la Langgasse que se trouve le café Schweizerbund dans lequel se tiennent les réunions des bolcheviks. Et c'est dans l'imprimerie Nenteli, Blumplizstrasse, qu'est éditée la presse bolchevique diffusée clandestinement hors de Suisse : *Le social-démocrate*, *Kommunist* (fondé en 1915) et *Le recueil social-démocrate (Sbornik Sotsial Demokratsia)*.

A Berne, les marxistes russes et polonais fréquentent Robert Grimm qui dirige l'organisation cantonale du Parti socialiste et son journal, la *Berner Tagwacht*. Marié à une révolutionnaire russe de six ans son aînée, dont il se sépare en 1916, il est l'un des rares socialistes suisses à entretenir des contacts réguliers avec des personnalités socialistes étrangères. Lorsque durant l'été 1914 la presse social-démocrate allemande s'est fermée aux opposants, Grimm a ouvert les colonnes de la *Berner Tagwacht* à Karl Liebknecht, Franz Mehring, Clara Zetkin, Rosa Luxemburg, Karl Radek,





Lénine, Zinoviev et Trotski, transformant ainsi le journal bernois en organe de liaison des opposants socialistes à la guerre. Pourtant Grimm ne partage pas leurs convictions.²⁹ Son dessein consiste à mobiliser, à partir des partis socialistes des pays neutres, les éléments minoritaires au service de la paix. Un objectif qui lui permet de se poser dès le printemps 1915 en précurseur du mouvement de Zimmerwald, dont il sera principal organisateur. Mais qui n'a rien à voir avec la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile prônée par Lénine et ses partisans. En Suisse même, Grimm pèsera de tout son poids pour que le PSS ne s'aligne pas sur les résolutions du Manifeste de Kienthal, provoquant la fureur de Lénine. Situation paradoxale, qui illustre bien toute l'ambivalence des relations entre le mouvement ouvrier suisse et les révolutionnaires étrangers.

C'est pourtant bien à Berne, dans la Maison du peuple (dont le principal initiateur est le propagandiste marxiste Nikolaï Vassiliev) que se tiennent les premières conférences rassemblant des socialistes des pays belligérants appartenant aux deux coalitions : la III^e conférence internationale des femmes socialistes réunie en mars 1915, suivie une semaine plus tard par une Conférence internationale de la jeunesse socialiste. A cette occasion apparaît pour la première fois publiquement le mot d'ordre bolchevique de fondation d'une nouvelle Internationale.³⁰ Mais les thèses de Lénine – portées par Nadejda Kroupskaïa, Inessa Armand et Lilina Zinoviev pour la Conférence des femmes ; Inessa Armand, Egorov et Münzenberg pour la Conférence des jeunes – furent systématiquement rejetées. C'est toujours dans le canton de Berne, que sont organisées les deux conférences internationales des socialistes opposés à la guerre.³¹ Celle de Zimmerwald, un village situé à dix kilomètres au-dessus de Berne, qui se tient en septembre 1915, et celle de Kienthal, dans l'Oberland bernois, en avril 1916. Les ressortissants de l'Empire des Tsars représentent près du tiers des quarante-cinq participants de ces conférences organisées par Grimm ; et la moitié du bloc de gauche – Lénine et Zinoviev pour le parti bolchevik, Jan Berzine du parti letton, Radek pour les Polonais, l'Allemand Julian Borchardt, Carl Höglund et Ture Nerman du parti suédois, Platten du parti suisse – autour duquel se constituera ultérieurement l'Internationale communiste. C'est d'ailleurs un Russe, Trotski, qui rédige avec Grimm les résolutions finales. Ces résolutions, qui ne contiennent ni dénonciation des « sociaux-patriotes », ni appel à la révolution sont beaucoup moins radicales que ne l'auraient souhaité les partisans de Lénine. S'ils dominent les conférences par leur nombre, les Russes sont loin d'avoir des positions unanimes. Même parmi les bolcheviks, il existe de nombreuses divergences : Boukharine, Piatakov et Kamenev sont par exemples opposés au défaitisme révolutionnaire. D'autres s'affrontent sur la question nationale ou la scission de l'Internationale.



Enfin, c'est de Berne que s'organise leur retour en Russie après la Révolution de février. Zinoviev, demeuré à Zurich, et Radek, qui vit depuis quels mois à Davos où travaille sa femme, s'empressent de rejoindre Lénine. A l'annonce de l'amnistie des condamnés politiques, prononcée le 17 mars par le Gouvernement provisoire issu de la Révolution de février, une réunion est organisée le 19 mars, dans la Maison du peuple de Berne, par les représentants de toutes les organisations révolutionnaires russes. Tous, du socialiste révolutionnaire Evgueni Tsivine, qui fut le premier à se manifester auprès de l'ambassade allemande de Berne, aux bolcheviks, en passant par les mencheviks de Martov, et les bundistes, souhaitent rentrer au pays pour participer à la suite des événements. Les discussions avec l'ambassadeur Gisbert von Romberg sont conduites par Grimm, puis par Platten lorsque les bolcheviks décident – seuls – de ne pas attendre l'autorisation de Russie. Malgré la démission de l'ambassadeur de la Russie tsariste à Berne, le consulat leur délivre des passeports provisoires.

La Légation allemande de Berne n'est d'ailleurs pas un lieu totalement inconnu des opposants au tsarisme. Des contacts existent depuis 1915. Certains sont directs : Tsivine pour les Socialistes révolutionnaires, Aleksander Kesküla pour les nationalistes estoniens et plusieurs autres représentants des minorités nationales reçoivent de l'argent des mains de Romberg. D'autres sont plus indirects. S'agissant des bolcheviks, c'est Stockholm, où résident Hanecki et Vaclav Vorovski depuis 1915, qui est évoqué. Le financement passerait par un réseau commercial en lien avec Alexandre Helphand (Parvus).³² Quelle qu'en soit l'ampleur, ces subsides, comme les facilités accordées pour le retour, participent bien de la volonté de autorités allemandes d'affaiblir la combativité de la Russie.

Le départ de Suisse se fait par Zurich, puis Schaffhouse. Une fois la frontière franchie, ils doivent monter dans un wagon allemand, qui n'est pas plombé, mais dispose d'un statut d'extraterritorialité.³³ Il y aura trois convois successifs : le premier emmène le 9 avril les bolcheviks de Lénine, des bundistes et des partisans de Trotski, en compagnie de Fritz Platten ; le deuxième emporte un mois plus tard les mencheviks, ceux là même qui accusaient leurs devanciers d'être des agents provocateurs au service de l'Allemagne ; enfin, un troisième train dirigé par Robert Grimm part en juin. Il ne reste alors que les apolitiques, les personnes âgées et les malades. Ils sont bientôt rejoints par des militaires russes, échappés des camps allemands ou déserteurs de l'armée française, qui seront internés³⁴.

Quelques-uns reviennent au printemps 1918, dans le cadre de la mission soviétique dirigée par Jan Berzine. La mission s'installe dans les locaux de l'ancienne ambassade au numéro 4 de la Schwanengasse.³⁵ Parmi les anciens de Suisse figurent Gueorgui Schlovski, dont la famille était demeu-

rée
list
de s
can
sec
dep

Cal
san
dic
déc
le 1
CIC
ciel

Co
rév

con
frac
dû :
rév
gou
pui
list
la r
tiq
que
Ga.
bre
col
my
par
Du
ave
et s
mu
pay
féd





rée en Suisse, Angelica Balabanov³⁶, la secrétaire de la Commission socialiste internationale, Stefan Brodovski, nommé attaché commercial en raison de ses liens avec les entreprises suisses, et le Polonais Jakob Reich, le futur camarade Thomas. Notons aussi la présence de Sofia Dzerjinskaja, la seconde femme du fondateur de Tcheka, installée en Suisse avec son fils depuis 1914³⁷.

A la suite de son entretien avec le conseiller fédéral Felix-Louis Calonder, Berzine est convaincu que sa mission dispose d'une reconnaissance *de facto*. Mais le 7 novembre, dans un contexte de mobilisation syndicale, le Conseil fédéral décide de rompre ses relations avec la légation et décrète le 10 l'expulsion de tous les Soviétiques de Suisse, qui sera effective le 12.³⁸ Tous, sauf le représentant de la Croix-Rouge soviétique auprès du CICR, le D^r Bagotski, qui sera pendant vingt ans le seul Soviétique officiellement reconnu en Suisse.³⁹

Conclusion : mythes et réalité de l'influence de ces révolutionnaires sur la Suisse

Pendant longtemps, la Grève générale de novembre 1918 fut présentée comme le fruit des intrigues bolcheviques qui auraient réussi à gagner une fraction des socialistes suisses et à exploiter le mécontentement populaire dû aux difficultés économiques de la guerre pour opérer un bouleversement révolutionnaire.⁴⁰ L'expulsion de la mission Berzine a donné une légitimité gouvernementale à cette interprétation largement diffusée dans la presse, puis dans les ouvrages de vulgarisation historique. Pour nombre de journalistes, ce n'est d'ailleurs pas Berzine, mais Radek qui, en cas de succès de la révolution, était appelé à devenir « *le dictateur de la République soviétique helvétique* ». ⁴¹C'est ce que laisse entendre un document apocryphe que publie Serge Persky, un écrivain et traducteur franco-russe, dans la *Gazette de Lausanne* du 23 avril 1919, et que l'on retrouve dans de nombreuses publications de l'entre-deux-guerres⁴², et encore en 1970 dans la collection des *Documents d'histoire suisse* éditée par Michel Salamin⁴³. Le mythe d'une Suisse foyer d'un complot-germanique n'est pas moins nourri par les pays de l'Entente. En particulier l'ambassadeur de France Paul Dutasta, un proche de Georges Clemenceau nommé à Berne en février 1918 avec la mission d'amener les Suisses à une position favorable à l'Entente, et son attaché militaire, le colonel Gaston Pageot, qui est l'auteur d'une multitude de rapports sur les « *activités bolcheviques en Suisse et dans les pays voisins* »⁴⁴. C'est d'ailleurs sous la pression de l'Entente que le Conseil fédéral a décidé d'expulser la mission soviétique avant même l'annonce de





la grève générale⁴⁵. L'enquête menée par le Ministère public de la Confédération n'apporta ainsi aucune preuve décisive de la participation de la mission au déclenchement de la grève générale.⁴⁶ Et malgré l'ouverture des archives, aucune source soviétique n'est venue confirmer la thèse d'un plan bolchevique pour fomenter la révolution en Suisse, alors que de tels documents existent bien pour d'autres pays.

D'une façon plus générale, les travaux concluent aussi à la faible pénétration des idées bolcheviques en Suisse et à l'absence de toute tentative putschiste au sein du mouvement ouvrier helvétique.⁴⁷ Les révolutionnaires étrangers ont eu globalement peu de contacts avec les ouvriers locaux, craignant notamment la pénétration d'espions (issus de la police ou de partis rivaux). La seule tentative d'ingérence ouverte des Russes dans les affaires suisse se fit durant l'hiver 1916-1917, lorsque Lénine tenta de créer une scission au sein du PSS avec l'aide de Platten, Nobs et Münzenberg. Mais l'expérience se solda par un échec.

Durant les quelques semaines qui précédèrent son départ, les remarques de Lénine ne laissent aucun doute sur sa résignation à l'égard des dirigeants de la gauche suisse, qui ne voulaient «*pas apprendre comment on doit organiser un parti révolutionnaire*». Pour autant la Suisse a bien tenu une place importante dans le dispositif de propagande des bolcheviks à la fin de la Première Guerre mondiale. Mais Radek en définit clairement les limites : «*Une révolution, dans le sens de la révolution russe, est impensable en Suisse en raison de la forte résistance de la paysannerie qui ne veut pas en entendre parler.*» De toutes les façons, «*le Gouvernement soviétique a besoin de relations amicales avec la Suisse qui représente une fenêtre avec vue sur l'Europe, spécialement vers les pays de l'Entente*»⁴⁸, une fonction somme toute assez conforme à ses traditions et bien loin des fantasmes sur un quelconque complot bolchevique en Helvétie.





NOTES

- ¹ Trois ouvrages méritent une attention mention sur ce sujet : Alfred Erich Senn, *The Russian Revolution in Switzerland, 1914-1917*, Madison, University of Wisconsin Press, 1971 ; Willi Gautschi, *Lenin als Emigrant in der Schweiz*, Zürich, Benziger, 1973 et dans une perspective plus littéraire : Mikhaïl Chichkine, *La Suisse russe*, traduit du russe par Marilynne Fellous, Paris, Fayard, 2006. Pour une bibliographie de l'émigration russe en Suisse : E. L. Kudrâvceva, G. Riggenbah (sost.), V. Âncen (red.), « *Moj znak pred žizn ũ – veresk gor...* » : *Ruskaâ èmigraciâ v arhivah Švejcarii*, Tübingen, 2004.
- ² A titre d'exemple, les ressortissants de l'Empire russe représentent en 1912 près de onze pourcents des vacanciers de Davos. Dans la station grisonne, ils disposent d'un consulat, d'une Eglise orthodoxe, d'une bibliothèque et de multiples structures de soins. Bien que n'ayant pas encore été inventorié, un fonds de la bibliothèque du sanatorium russe de Davos a été déposé à la Schweizerische Osteuropabibliothek de Berne. Information fournie par Lubor Jilek.
- ³ Notons pourtant que tous les Russes réfugiés ou de passage en Suisse à cette époque ne sont pas des révolutionnaires, comme en témoigne la présence d'Andreï Biély et d'Igor Stravinsky.
- ⁴ Les archives du Bureau Socialiste International déposées à Amsterdam sont submergées de documents révélant les disputes et les scissions qui éclatent en permanence dans les rangs du POSDR.
- ⁵ Lettre de Gueorgui Plekhanov à Karl Kautsky en 1911, citée par Dietrich Geyer, *Kautskys Russisches Dossier. Deutsche Sozialdemokraten als Treuhänder des russischen Parteivermögens 1910-1915*, Frankfurt, Campus Verlag, 1981, p. 86.
- ⁶ Pierre Broué, *Le Parti bolchevique*, Paris, éd. de Minuit, 1963.
- ⁷ Henri Minczeles, *Histoire générale du Bund, un mouvement révolutionnaire juif*, Paris, Austral, 1995.
- ⁸ Georg W. Strobel, *Die Partei Rosa Luxemburgs, Lenin und die SPD*, Wiesbaden, F. Steiner, 1974.
- ⁹ Franco Venturi, *Les intellectuels, le peuple et la révolution : histoire du populisme russe au XIX^e siècle*, [Paris], Gallimard, 1972.
- ¹⁰ Jean-François Fayet, *Karl Radek (1885-1939) : biographie politique*, Berne, Lang, 2004, p. 173.
- ¹¹ Alfred Erich Senn, Nancy Hartmann, « Les révolutionnaires russes et l'asile politique en Suisse avant 1917 » *Cahiers du monde russe et soviétique*, Vol. 9 N°3-4 (juillet-décembre 1968), p. 325.
- ¹² Gérald et Silvia Arlettaz, *La Suisse et les étrangers*, Lausanne, Antipodes et Société d'histoire de la Suisse Romande, 2004.





- ¹³ Edward-Hallett Carr, *The romantic exiles*, London – Baltimore, Penguin books, 1968. 27
- ¹⁴ Ladislav Mysyrowicz, *Editions et imprimeries «révolutionnaires russes» à Genève (1865-1917)*, [Genève], [Société d'histoire et d'archéologie de Genève], s.d. 28
- ¹⁵ Mikhaïl Chichkine, *La Suisse russe*, traduit du russe par Marilyne Fellous, Paris, Fayard, 2006, p. 19.
- ¹⁶ Maurice Pianzola, *Lénine à Genève*, Genève, BPU, 1966.
- ¹⁷ M. T., Iovtchouk, I. N. Kourbatova, *Plekhanov*, Moskva, Molodaïa Gvardia, 1977. 29
- ¹⁸ Ladislav Mysyrowicz, «Université et révolution : les étudiants d'Europe orientale à Genève au temps de Plékhanov et de Lénine», *Revue suisse d'histoire* 25 (1975), pp. 514-562. 30
- ¹⁹ Jean-François Fayet, «N. A. Roubakine (1862-1946) : un militant 'culturo-révolutionnaire'», *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier* 19 (2003), Lausanne, AEHMO, pp. 71-87; Jean-François Fayet, «La bibliothèque Roubakine : un centre culturel russe en Europe», Claude Hauser, Thomas Loué, Jean-Yves Mollier et François Vallotton (éd.), *Réseaux et circulation internationale du livre : diplomatie culturelle et propagande 1880-1980*, Paris : éd. Nouveau monde, 2011, pp. 149-164. 31 32
- ²⁰ Plus d'une soixantaine de lettres de Plekhanov à Roubakine couvrant la période 1909-1916 révèlent l'importance de leur collaboration. V. A. Fomin, «Iz neopublikovannyx pissem Plekhanov Roubakinou 1909-1916», *Voprossy filosofii* 9 (1959), pp. 131-132.
- ²¹ Alfred E. Senn, «P. I. Biriukov : A Tolstoyan in War, Revolution and Peace», *Russian Review*, vol. 32, n°3 (juillet 1973), pp. 278-285. 33
- ²² Nicolas Gex, «De Nijni-Novgorod aux rives du Léman : Nicolas Oulianoff, un parcours de la politique à la géologie», David Auberson et Olivier Meuwly (éd.), *Deux siècles de présence russe en pays de Vaud*, Genève : Slatkine, 2012, pp. 182-197. 34
- ²³ Jan Meijer, *Knowledge and revolution : The Russian colony in Zurich 1870-1873 : a contribution to the study of Russian populism*, Assen – Van Gorcum, G.A. Hak and H.J. Prakke, 1955. 35
- ²⁴ Natalia Tikhonov, «Les étudiantes russes dans les universités suisses à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle : les raisons d'un choix Lieu», Genève, [s.n.], 1996.
- ²⁵ John Peter Netti, *La vie et l'oeuvre de Rosa Luxemburg*, Paris, Maspero, 1972.
- ²⁶ Jean-François Fayet, «La SDKPiL : une approche en termes de réseaux, de générations et d'espaces symboliques», Jean Vigreux et Serge Wolikov (éditeurs), *Rouge et rose, deux siècles de socialismes européens*, Dijon, Editions universitaires de Dijon, 2007, pp. 189-206. 36





- ²⁷ Hans-Ulrich Jost, *Die Altkommunisten, Linksradikalismus und Sozialismus in der Schweiz 1919-1921*, Schweiz, Verlag Huber Frauenfeld, 1976, p. 76.
- ²⁸ Le titre officiel est *Liga schweizerische Hilfvereine für politische Gefangene und Verbante Russlands*. Son président est M. Mandel. Parmi ses membres figurent de nombreux Suisses, dont Fritz Platten en tant que représentant de la Geschäftsleitung du PSS. La Ligue publie des brochures, des cartes postales commémoratives, un bulletin mensuel (12 000 exemplaires en allemand, 6 000 en français) et organise des expositions mobiles et des cycles de conférences. Fonds J 1.60 : dépôt («Nachlass») Bagotski carton 5, Archives fédérales, Berne.
- ²⁹ Yves Collart, *Le parti socialiste suisse et l'Internationale, 1914-1915, De l'Union nationale à Zimmerwald*, Genève, publication de l'Institut universitaire de hautes études internationales, 1969.
- ³⁰ Angelica Balabanova, «Lénine et la création du Comintern», Jacques Freymond (éd.) *Contributions à l'histoire du Comintern*, Genève, Droz, 1965, p. 30.
- ³¹ Horst Lademacher, (Hrsg.), *Die Zimmerwalder Bewegung. Protokolle und Korrespondenz*, Bd. I-II, Mouton, The Hague-Paris, 1967.
- ³² Michael Futrell, *Northern Undergrund. Episodes of Russian Revolutionary Transport and Communications through Scandinavia and Finland, 1863-1917*, London, Faber and Faber LTD, 1963 ; Alfred Erich Senn, «The Myth of German Money during the First World War», *Soviet Studies*, Vol. XXVIII, n°1 (1976), pp. 83-90 ; Zbynek A.B. Zeman, Winfried B. Scharlau., *The Merchant of Revolution: The Life of Alexander Israel Helphand (Parvus), 1867-1924*, New York, Oxford University Press, 1965.
- ³³ Fritz Platten, *Die Reise Lenins durch Deutschland im plombierten Wagen*, Berlin, s.n., 1924.
- ³⁴ En octobre 1918, les prisonniers de guerre russes internés en Suisse avoisinent les 300. Jean-François Fayet, *VOKS. Le laboratoire helvétique. Histoire de la diplomatie culturelle soviétique durant l'entre-deux-guerres*, Genève, Georg, 2014, pp. 75-84.
- ³⁵ Avant l'arrivée de Berzine c'est V. A. Karpinski, le responsable de la Bibliothèque bolchevique de Genève, qui officie comme représentant en Suisse jusqu'à son retour en Russie en janvier 1918. Mais Karpinski, qui reçoit ses lettres de créance le 7 janvier, quitte la Suisse sans même être entré en relation avec le Gouvernement helvétique. Initialement la nouvelle mission soviétique devait être dirigée par I. A. Zalkind, qui a travaillé aux côtés de Trotski à la publication des documents secrets du Ministère tsariste des affaires étrangères, avant de devenir commissaire suppléant aux Affaires étrangères. Depuis le départ de Karpinski et jusqu'à l'arrivée de Berzine, c'est Eduard Holzmann.
- ³⁶ L'exécutif du mouvement de Zimmerwald, s'est déplacé à Stockholm en 1917 pour se rapprocher de la Russie, mais à l'automne 1918 A. Balabanov vient





s'installer à Berne en tant que membre de la mission Berzine. Sa tâche consiste à établir un lien avec les socialistes des pays de l'Entente opposés à la guerre.

- ³⁷ Dziejinski fait lui-même un bref séjour en Suisse en octobre 1918, avec de faux papiers, pour passer des vacances en famille à Lugano. 46
- ³⁸ Alfred Erich Senn, *Diplomacy and revolution: the Soviet mission to Switzerland, 1918*, London, Univ. of Notre Dame Press, cop. 1974, pp. 175-177; Antoine Fleury et Danièle Tosato-Rigo, «A propos de la représentation diplomatique soviétique à Berne (mai – novembre 1918): un nouvel éclairage à la lumière des rapports de Jan Berzine», *Traverse. Revue d'Histoire* 3 (1995), p. 29. 47
- ³⁹ Jean-François Fayet, «Histoire de la mission Bagotski», *VOKS. Le laboratoire helvétique, Histoire de la diplomatie culturelle soviétique durant l'entre-deux-guerres*, Genève, Georg, 2014, pp. 33-203.
- ⁴⁰ Marc Vuilleumier, «Le mouvement ouvrier en Suisse pendant et après la Première Guerre mondiale. Bilan historiographique», *Le mouvement social* 84 (1973), p. 98.
- ⁴¹ «Radek, der Diktator der Schweiz», *Neue Berner Zeitung* (2.12.1927) et «Le dictateur de la Suisse», *Tribune de Lausanne* (11.1.1933).
- ⁴² *Les troubles révolutionnaires en Suisse de 1916 à 1919 par un témoin*, Lausanne, Payot, 1926, pp. 37-45.
- ⁴³ Michel Salamin, *Documents d'histoire suisse: 1848-1968*, Sierre, Impr. Sierroise, 1970.
- ⁴⁴ Au début de novembre 1918, Pageot informe ainsi opportunément Paris d'une conférence qui aurait réuni Berzine, Platten et Balabanov dans l'Oberland bernois. A le lire, la conférence, dont il n'existe aucune trace dans les archives, aurait établi que l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie et la Suisse étaient mûres pour une révolution. Et c'est en partie sur la base de ces rapports alarmistes que Wilson, initialement favorable à l'organisation de la Conférence de la Paix à Lausanne, se serait rallié à la proposition française de l'organiser à Paris. Odoric Porcher, «Le service de renseignement helvétique entre 1914-1918; organisation, moyens, perception des menaces intérieures et extérieures», Mémoire, Saint-Cyr Coëtquidan, 2009, www.st-cyr.terre.defense.gouv.fr/ressources/10342/91/memoire_sl_t_porcher.pdf, consulté le 16.7.2010.
- ⁴⁵ Le 1^{er} novembre lors d'une séance ayant réuni au Quai d'Orsay à Paris les représentants des Affaires étrangères des pays de l'Entente, les Français et les Italiens multiplient les déclarations inquiétantes sur le développement d'un foyer bolchevique en Suisse susceptible de s'étendre aux pays limitrophes. A son retour de Paris, Paul Dutasta intervient personnellement auprès du président Calonder le 4 novembre, menaçant même de fermer la frontière franco-suisse en cas de passivité des autorités. Dutasta revient à la charge le 7. Le Gouvernement italien, prévenu par son représentant à Berne, Russo, s'adresse directement au





ministre de Suisse à Rome, Georges Wagner, laissant entendre que les Gouvernements de l'Entente seraient prêts à intervenir militairement en Suisse.

⁴⁶ Pour l'enquête sur le bolchevisme en Suisse, *Documents Diplomatiques Suisses*, 7-I, n°440.

⁴⁷ Willi Gautschi, (Hrsg.), *Dokumente zum Landesstreik 1918*, Zürich, Benziger Verlag, 1971, p. 171, et Marc Vuilleumier et al., *La grève générale de 1918 en Suisse*, Genève, Grounauer, 1977.

⁴⁸ Radek cité dans une lettre du vice-consul de Suisse à Moscou au DPF, 3.12.1918, Antoine Fleury et Danièle Tosato-Rigo (éd.), *Suisse-Russie. Contacts et ruptures, 1813-1955 : documents tirés des Archives du Ministère des Affaires étrangères de Russie et des Archives fédérales suisses*, Berne, Paul Haupt, 1994, p. 326.

